

elle est horrible, et il est fort délicat.

L'Empereur, dans la conversation du jour, parlant des dépenses, du gaspillage et des dettes permanentes de Joséphine, en est arrivé à raconter qu'il s'était vu lui-même, lui, l'homme le plus régulier qui existât, l'objet d'une esclandre fort désagréable à Saint-Cloud. « Étant dans ma calèche, disait-il, l'Impératrice Marie-Louise à mes côtés, et au milieu d'un concours immense de peuple, je m'étais vu interpellé tout-à-coup, à la façon de l'Orient, comme eût pu l'être le Sultan se rendant à la mosquée, par un homme qui avait travaillé pour ma personne, et réclamait une somme considérable dont on lui refusait le paiement depuis long-temps. Et il se trouva que c'était juste, remarquait Napoléon; mais j'étais en règle; j'avais payé et depuis long-temps; aussi l'intermédiaire seul était coupable, etc. »

Dans un autre moment, à la suite de l'impopularité dont, disait-il, il avait fini par être l'objet, comme je revenais à lui témoigner mon étonnement de ce qu'il n'avait pas cherché quelque moyen de faire contreminer les libelles, et de rappeler l'opinion qu'on lui enlevait, il a

répondu avec une sorte d'inspiration : « J'avais, ma foi, des vues bien autrement larges que celles d'aller m'occuper de flagner ou de ménager une petite multitude, quelques cotteries ou variations de sectes; non, il fallait me laisser revenir victorieux de Moscou, et l'on eût vu bientôt, non seulement tous ces gens-là, non seulement toute la France, mais encore le monde entier me revenir, m'admirer et me bénir. Il ne m'eût plus fallu que disparaître par hasard au sein du mystère, et le vulgaire eût renouvelé pour moi la fable de Romulus; il eût dit que je m'étais enlevé au Ciel pour aller prendre ma place parmi les Dieux!... »

Sur les sept heures l'Empereur s'est mis au lit, se trouvant le corps et la tête faibles. Après notre dîner il nous a reçus tous ensemble comme hier; ses rideaux étaient fermés. Après une conversation perdue de quelques instans, il lui a pris fantaisie de se faire lire Robinson, chacun faisant la lecture à son tour, excepté moi à cause de l'état de mes yeux. Au bout d'une heure ou deux, il nous a congédiés en retenant seulement le plus

jeune, le général Gourgaud, pour lui continuer encore la lecture et causer.

Jeudi 31.

L'Empereur viole, dit-il, les règles de la médecine. — Il a commandé toute sa vie. — C'est lui qui, le premier, nous appelle la grande nation.

Le temps s'était mis au beau; la température aujourd'hui était délicieuse. Il y avait six jours que l'Empereur gardait la chambre; fatigué de la monotonie de son mal, il a résolu de violer, disait-il, la loi du docteur. Il est sorti; mais il se sentait si faible, qu'il pouvait à peine marcher. Il a fait demander la calèche, et nous avons fait un tour. Il était triste et silencieux. Il souffrait beaucoup, surtout des boutons qui couvraient ses lèvres.

Peu après son retour, il m'a fait demander dans sa chambre. La promenade l'avait encore abattu. Il se sentait très-faible et fort disposé à l'assoupissement. Je l'ai déterminé à manger un peu; il a fini par un verre de vin de liqueur, et il est convenu qu'il en était réveillé, et se trouvait beaucoup mieux. Il s'est mis à causer.

« En mettant le pied en Italie, disait-il, » j'ai changé les mœurs, les sentimens, » le langage de notre révolution. Je n'ai » point fusillé les émigrés, j'ai secouru » les prêtres, j'ai abrogé les institutions, » les fêtes qui nous déshonoraient. Et » en cela je n'étais point guidé par mon » caprice, mais bien par la raison et l'é- » quité, ces deux bases premières de la » haute politique. Par exemple, a-t-il dit » à quelqu'un, si la fête de la mort du » Roi se fût toujours continuée, vous » n'auriez pas eu l'occasion de pouvoir » vous rallier jamais, etc., etc.

L'Empereur disait alors avoir été celui qui le premier avait salué la France du nom de *la grande nation*. « Et certes, » remarquait-il, je l'ai montrée telle au » monde abattu devant elle. »

Et après un léger intervalle, il a repris : « Et elle le sera encore et le demeurera » toujours, si son caractère national re- » devient en harmonie avec tous ses » avantages physiques et ses moyens » moraux, etc., etc.

Dans un autre moment, parlant de quelqu'un qu'il aimait beaucoup, il disait : « C'est le caractère *de la vache*; » doux et tranquille pour toutes choses,

» excepté sur l'article de ses enfans; dès
 » qu'on touche à ceux-ci, aussitôt les
 » cornes en avant; on pourrait le rendre
 » furieux, etc.»

Parlant d'un autre qui avait passé trente ans, et qu'il accusait d'être trop jeune, il disait: « A cet âge, pourtant, j'avais fait toutes mes conquêtes, je gouvernais le monde; j'avais apaisé la tempête, fondu les partis, rallié une nation, créé un gouvernement, un empire, il ne me manquait que le titre d'Empereur. » Et continuant sur ce sujet, il disait: « J'ai été gâté, il faut en convenir; j'ai toujours commandé; dès mon entrée dans la vie, je me suis trouvé nanti de la puissance, et les circonstances et ma force ont été telles, que dès que j'ai eu le commandement, je n'ai plus reconnu ni maîtres ni lois. »

Vendredi 1^{er} Novembre.

Affaissement de l'Empereur. — Sa santé continue de s'altérer sensiblement. — Inquiétudes du médecin. — Nos prisonniers en Angleterre; les pontons, etc.

Aujourd'hui le temps était très-beau; l'Empereur a voulu en profiter. Il a essayé de sortir sur les deux heures. Après

quelques pas dans le jardin il a eu l'idée d'aller se reposer chez M^{me} Bertrand; il y est demeuré plus d'une heure dans un fauteuil, ne parlant point, souffrant et abattu; au bout de ce temps il a regagné languissamment sa chambre, où il s'est jeté sur son canapé, sommeillant comme la veille. Cet affaissement m'affectait douloureusement. Il essayait de temps à autre de combattre cette disposition; mais il ne trouvait rien à dire, et, s'il voulait se mettre à lire, la lecture le dégoûtait tout aussitôt. Je l'ai quitté pour le laisser reposer.

Une frégate anglaise est arrivée du Cap, dans sa route pour l'Europe; c'était une occasion pour nous d'écrire à nos amis; mais je me suis interdit désormais la douceur d'en profiter; les plaintes réitérées du Gouverneur m'en font une loi, par la nature des conséquences dont il me menace; peut-être viendra-t-il un moment moins cruel; j'attendrai!...

Le docteur O'Méara est venu voir mon fils, dont l'état ne laissait pas que d'être inquiétant; il avait été saigné hier de nouveau; il avait eu des évanouissemens trois ou quatre fois dans la journée.

Le docteur a profité de cette occasion

pour me parler spécialement de la santé de l'Empereur, me confiant qu'il n'était pas sans inquiétude sur sa trop grande réclusion; il ne cessait de prêcher, disait-il, pour plus d'exercice, et m'engageait à profiter des fréquentes occasions que j'avais de parler à l'Empereur, pour l'amener à sortir davantage. Il est sûr, convenions-nous, qu'il changeait de manière à effrayer; et lui (le docteur), n'hésitait pas à prononcer qu'un si complet repos, après une si grande agitation, pouvait devenir des plus funestes; que toute maladie sérieuse, que pouvait amener si facilement la qualité du climat, ou tout autre accident de la nature, lui deviendrait infailliblement mortelle. Les paroles du docteur, son anxiété m'ont vivement touché. Dès ce temps, j'aurais dû deviner en lui cet intérêt réel qu'il a si bien prouvé depuis.

Sur les six heures, l'Empereur m'a fait appeler; il était dans son bain, souffrant peut-être encore plus que de coutume; c'était, pensait-il, le résultat de sa sortie d'hier; le bain lui a réussi; il se trouvait un peu mieux. Il s'est mis à lire l'ambassade de lord Macartney en Chine, ce qu'il a prolongé assez long-temps,

(Nov. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 139
dissertant, chemin faisant, sur bien des objets qu'il y rencontrait.

Puis, laissant son livre, et se mettant à causer, la situation de nos prisonniers en Angleterre s'est trouvée un des sujets accidentellement amenés par le courant de la conversation.

Je vais réunir ici ce qu'il a dit aujourd'hui et en d'autres momens.

La rupture subite du traité d'Amiens, sous de si mauvais prétextes et avec autant de mauvaise foi de la part du ministère anglais, avait causé une vive irritation chez le Premier Consul, qui se sentait joué. La saisie de plusieurs bâtimens de notre commerce, avant même de nous déclarer la guerre, vint y mettre le comble. « Sur mes vives réclamations, » disait l'Empereur, ils se contentèrent » de répondre froidement que c'était » leur usage, qu'ils l'avaient toujours » fait, et ils disaient vrai; mais les temps » n'étaient plus pour la France de supporter patiemment une telle injustice » ni une telle humiliation. J'étais devenu » l'homme de ses droits et de sa gloire, » et j'étais tout disposé à montrer à nos » ennemis avec qui désormais ils avaient » à faire. Malheureusement ici, par notre

» position réciproque, je ne pouvais
 » venger une violence que par une vio-
 » lence plus forte encore. C'est une triste
 » ressource que les représailles sur des
 » innocens au fond; mais je n'avais pas
 » de choix.

» A la lecture de l'ironique et insolente
 » réponse faite à mes plaintes, j'expé-
 » diai, au milieu de la nuit même, l'ordre
 » d'arrêter, par toute la France, et sur
 » tous les territoires occupés par nos
 » armes, tous les Anglais quelconques,
 » et de les retenir prisonniers en repré-
 » saille de nos vaisseaux si injustement
 » saisis. La plupart de ces Anglais étaient
 » des hommes considérables, riches et
 » titrés, venus pour leurs plaisirs. Plus
 » l'acte était nouveau, plus l'injustice
 » était flagrante, plus la chose me conve-
 » nait. La clameur fut universelle; tous
 » ces Anglais s'adressèrent à moi; je les
 » renvoyai à leur gouvernement: leur sort
 » dépendait de lui seul, répondais-je.
 » Plusieurs, pour obtenir de s'en aller,
 » furent jusqu'à proposer de se cotiser
 » pour acquitter eux-mêmes le montant
 » des vaisseaux arrêtés. Ce n'était pas de
 » l'argent que je cherchais, leur faisais-je
 » dire; mais l'observation de la simple

» morale, le redressement d'un tort
 » odieux; et, le croira-t-on, l'adminis-
 » tration anglaise, aussi astucieuse, aussi
 » tenace dans ses droits maritimes que
 » la cour de Rome dans ses prétentions
 » religieuses, a mieux aimé laisser injus-
 » tement dix ans dans les fers une masse
 » très-distinguée de ses compatriotes,
 » que de renoncer authentiquement pour
 » l'avenir à un misérable usage de rapines
 » sur les mers.

» Déjà, en arrivant à la tête du gou-
 » vernement consulaire, j'avais eu une
 » prise avec le cabinet anglais touchant
 » les prisonniers, et cette fois je l'avais
 » emporté. Le Directoire avait eu la sot-
 » tise de se prêter à un arrangement qui
 » nous était extrêmement préjudiciable,
 » et tout à fait à l'avantage des Anglais.

» Les Anglais nourrissaient leurs pri-
 » sonniers en France, et nous avions la
 » la charge de nourrir les nôtres en An-
 » gleterre. Or, nous avions assez peu
 » d'Anglais chez nous, et ils tenaient
 » beaucoup de Français chez eux; les
 » vivres étaient presque pour rien en
 » France, ils étaient d'un prix exorbi-
 » tant en Angleterre. Les Anglais avaient
 » donc fort peu de choses à payer, tandis

» que de notre côté nous devions en-
 » voyer des sommes énormes en pays
 » ennemi, et nous étions fort pauvres.
 » Ajoutez que tous ces détails exigeaient
 » des agens croisés sur les lieux respec-
 » tifs, et monsieur le commissaire anglais
 » n'était autre chose que l'espion de nos
 » affaires, l'entremetteur, le machina-
 » teur des complots de l'intérieur, ourdis
 » avec les émigrés du dehors. A peine
 » eus-je pris connaissance d'un tel état
 » de choses, que l'abus fut rayé d'un trait
 » de plume. Il fut signifié au gouverne-
 » ment anglais qu'à compter du moment,
 » chaque nation nourrirait désormais les
 » prisonniers qu'elle aurait faits, si mieux
 » on n'aimait les échanger. On jeta les
 » hauts cris, on menaça de les laisser
 » mourir de faim. Je soupçonnais bien
 » assez de dureté et d'égoïsme aux mi-
 » nistres anglais pour en avoir l'envie ;
 » mais j'étais sûr que l'humanité de la
 » nation s'en serait révoltée. On plia ;
 » les malheureux Français n'en furent ni
 » mieux ni plus mal ; mais nous gagnâmes
 » de grands avantages ; et échappâmes à
 » un arrangement qui était une espèce
 » de joug et de tribut.

• Durant toute la guerre je n'ai cessé

» d'offrir l'échange des prisonniers ; mais
 » le gouvernement anglais jugeant qu'il
 » m'eût été avantageux, s'y est constam-
 » ment refusé sous un prétexte ou sous
 » un autre. Je n'ai rien à dire à cela : la
 » politique à la guerre marche avant le
 » sentiment ; mais pourquoi se montrer
 » barbare sans nécessité ? et c'est ce qu'ils
 » ont fait, quand ils ont vu grossir le
 » nombre de leurs prisonniers. Alors a
 » commencé pour nos malheureux com-
 » patriotes cet affreux supplice des pon-
 » tons, dont les Anciens eussent enrichi
 » leur enfer, si leur imagination eût pu
 » les concevoir. Ce n'est pas que je ne
 » croye qu'il y avait exagération de la
 » part de ceux qui accusaient ; mais aussi
 » il n'y a pas eu de vérité dans ceux qui
 » se défendaient. Nous savons ce que
 » c'est qu'un rapport au parlement ; ici
 » nous en sommes sûrs quand nous lisons
 » les calomnies et les mensonges que
 » débitent en plein parlement, avec une
 » si froide intrépidité, ces méchans, qui
 » n'ont pas rougi de se faire nos bour-
 » reaux. Les pontons portent avec eux
 » leur vérité, il suffit du simple fait ; y
 » avoir jeté de pauvres soldats qui n'é-
 » taient pas accoutumés à la mer, les

» avoir entassés les uns sur les autres dans
 » des lieux infects, trop étroits pour les
 » contenir; leur avoir fait respirer deux
 » fois par vingt-quatre heures, à la marée
 » basse, les exhalaisons pestilentiennes de
 » la vase, avoir prolongé dix ou douze
 » ans ce supplice de chaque jour, n'est-
 » ce pas assez pour que le sang bouil-
 » lonne au hideux tableau d'une telle
 » barbarie? Et sur ce point je me repro-
 » che fort de n'avoir pas usé de repré-
 » sailles, de n'avoir pas jeté dans des
 » pontons pareils, non les pauvres ma-
 » telots et soldats, dont la voix ne compte
 » pas, mais tous les milords et la masse
 » de la classe distinguée. Je leur eusse
 » laissé libre correspondance avec leur
 » pays, leurs familles, et leurs cris eus-
 » sent assourdi les ministres et les eus-
 » sent fait reculer. Il est vrai que les
 » salons de Paris, toujours les meilleurs
 » alliés des ennemis, n'eussent pas man-
 » qué de me dire un tigre, un cannibale;
 » n'importe, je le devais aux Français
 » qui m'avaient chargé de les protéger
 » et de les défendre. J'ai manqué de
 » caractère : c'était mon devoir. » Et il
 » m'a demandé si les pontons existaient
 » de mon temps. Je ne pouvais le lui

dire; cependant je pensais que non,
 parce que j'étais sûr qu'alors existaient
 des prisons parquées en pleine campa-
 gne, que beaucoup d'Anglais les visi-
 taient faisant du bien aux prisonniers,
 achetant leurs petits travaux. Toutefois
 ils devaient être bien mal et souffrir de
 la faim; car on racontait qu'un agent du
 gouvernement y étant entré à cheval, et
 en étant descendu un instant, il n'avait
 pas eu le dos tourné que le pauvre ani-
 mal, en un clin-d'œil, avait été enlevé,
 dépecé et dévoré. Je ne garantissais pas
 le fait; mais il nous avait été raconté par
 des Anglais mêmes, et il est vrai que les
 fanatiques d'entre eux ne le citaient pas
 comme preuve des besoins des prison-
 niers français, mais bien pour faire res-
 sortir toute leur férocité et leur voracité.
 L'Empereur en riait comme d'un conte
 bleu, disant que la nature aurait à en
 frémir si la chose était réelle; car il est
 bien évident à qui que ce soit, remar-
 quait-il, qu'il n'y a que la faim poussée
 jusqu'à la rage qui puisse porter à dé-
 vorer du cheval. Je lui donnais une autre
 raison, pour croire que de mon temps
 il n'y avait point encore de pontons;
 c'est qu'il avait été grandement ques-

tion de consacrer aux prisonniers quelques petites îles désertes situées entre l'Angleterre et l'Irlande : on les y eût déposés, toute embarcation quelconque eût été soustraite; on les eût tout à fait abandonnés à eux-mêmes dans un complet isolement, et il n'eût plus été besoin que de quelques bâtimens légers, en constante croisière, pour les garder. Seulement on objectait qu'en cas de descente de la part de l'ennemi, son grand et facile objet serait d'aborder ces îles, et qu'en y distribuant des armes, il y recruterait une armée toute faite; et peut-être, disais-je, est-ce cette première idée qui aura conduit à celle des pontons; car le nombre des prisonniers croissant toujours, on s'effrayait de les avoir à terre au milieu de soi, par la disposition d'une partie de la population, qu'on soupçonnait d'être fort portée à fraterniser avec les Français. « Eh bien! » disait Napoléon, je conçois ces îles, » car la sûreté et la propre conservation » avant tout. Mais le supplice des pontons est une tache à l'humanité anglaise, un aiguillon de fureur qui ne » peut sortir du cœur des prisonniers » français.

» L'article des prisonniers a été un des » points sur lesquels s'est exercée la mauvaise foi habituelle des ministres anglais, avec ce machiavélisme ordinaire » qui caractérise si bien l'école actuelle. » Absolument résolu à repousser tout » échange, et ne voulant pas être accusés de s'y refuser, ils multipliaient et » dénaturaient les prétextes. C'était d'abord mon atroce violation des droits » civilisés envers les *détenus*, que je prétendais considérer comme des *prisonniers*, principe qu'il ne leur était pas » permis de reconnaître, disaient-ils, par » quelque considération que ce fût. Ensuite vinrent les *évasions* réciproques. » Quelques-uns des détenus, qui chez » nous demeuraient libres sur parole, » s'étant évadés, ils furent accueillis chez » eux avec acclamation. Des Français en » firent autant; et je blâmai leur retour: » je fus jusqu'à proposer qu'on se renvoyât réciproquement ceux qui avaient » violé leurs engagemens; mais il me fut » répondu que des *détenus* n'étaient pas » des *prisonniers*, qu'ils n'avaient fait » qu'user d'un droit légitime, qu'ils » avaient échappé à l'oppression, qu'ils » avaient bien fait; et on les employa.

» Dès ce moment j'engageai les miens
 » à s'évader, je les employai, et les mi-
 »nistres remplirent leurs journaux des
 » plus effrontées diatribes, me signalè-
 » rent à l'Europe comme un homme sans
 » morale, sans foi ni loi, etc.

» Quand enfin, par un motif quelcon-
 » que, il leur convint de traiter de l'é-
 » change, ou peut-être aussi quand il
 » leur vint une idée qu'ils crurent propre
 » à me jouer sur ce point, ils envoyèrent
 » un commissaire; les grandes difficultés
 » disparurent, et les bases se posèrent
 » pour l'amour de l'humanité, et autres
 » grands mots. Ils consentirent à comp-
 » ter les détenus au nombre des prison-
 » niers, et à y admettre l'armée hano-
 » vrienne, que j'avais faite prisonnière
 » et licenciée sur parole : ce point avait
 » été long-temps un obstacle; car les
 » Hanovriens n'étaient pas Anglais, in-
 » sinuait-on. Tout allait bien jusque là,
 » et semblait marcher à une conclusion
 » facile; mais je connaissais mes adver-
 » saires, et je lisais leurs véritables in-
 » tentions : ils avaient infiniment plus de
 » Français que je n'avais d'Anglais; une
 » fois qu'ils eussent tenu les leurs, ils
 » n'auraient pas manqué d'incidens pour

» en demeurer là; et le restant de mes
 » pauvres Français fût demeuré dans les
 » pontons à éternité. Je déclarai donc
 » que je ne voulais pas d'un échange
 » partiel, mais bien d'un échange total;
 » et voici, disais-je, ce qui allait le faci-
 » liter : je convenais avoir beaucoup
 » moins d'Anglais qu'ils n'avaient de
 » Français; mais j'avais aussi des Espa-
 » gnols, des Portugais et autres alliés
 » des Anglais, pris sous leurs bannières,
 » dans la même cause; et, par cette
 » nouvelle combinaison, je présentais à
 » mon tour une masse de prisonniers
 » bien plus considérable que la leur; eh
 » bien! j'offrais de rendre le tout pour
 » le tout. Cette proposition déconcerta
 » d'abord; elle fut discutée et repoussée.
 » Toutefois, quand on crut avoir décou-
 » vert l'artifice propre à se procurer le
 » même résultat, on accéda à ma propo-
 » sition. Mais j'avais l'œil à tout; il m'é-
 » tait évident que si on commençait d'a-
 » bord par échanger tout simplement
 » Français contre Anglais, une fois qu'ils
 » se sentiraient nantis, ils ne manque-
 » raient pas de prétexte pour en demeu-
 » rer là, et que nous rentrerions dans
 » leur hypothèse première : les prison-

» niers anglais n'étaient guère que le
 » tiers des nôtres en Angleterre. J'offris
 » alors, pour éviter tout malentendu ré-
 » ciproque, d'échanger par transports de
 » trois mille seulement à la fois; on me
 » rendrait trois mille Français contre les-
 » quels je donnerais mille Anglais et deux
 » mille Hanovriens, Espagnols, Portu-
 » gais et autres; de la sorte, s'il survenait
 » quelque querelle, disais-je, et qu'on
 » s'arrêtât, nous demeurions toujours
 » dans les mêmes proportions qu'appa-
 » ravant et sans nous être trompés les
 » uns les autres. Que si le tout, au con-
 » traire, allait sans malencontre jusqu'à
 » la fin, je promettais de rendre le reste
 » par dessus le marché. J'avais si bien
 » deviné, que ces détails, si raisonnables
 » au fond puisque le principe en avait été
 » adopté, firent jeter les hauts cris; on
 » rompit tout, et on se sépara. Néan-
 » moins, soit que les ministres anglais
 » tinssent réellement à ravoir leurs com-
 » patriotes, soit qu'ils fussent frappés de
 » mon obstination à ne pas me laisser
 » duper, il paraît qu'ils allaient entendre
 » enfin à une conclusion finale que je
 » faisais proposer de nouveau par une
 » voie détournée, quand nos désastres

» de Russie vinrent leur rendre toutes
 » leurs espérances et détruire toutes mes
 » prétentions. »

L'Empereur s'est étendu ensuite sur
 le bon traitement dont nous avons usé
 nous-mêmes envers les prisonniers que
 nous avons eus chez nous. Ce traitement
 était aussi généreux, disait-il, aussi li-
 béral que possible; il n'imaginait pas
 qu'aucune nation eût eu la pensée d'en
 élever aucun reproche. « Nous aurions
 » eu, disait-il, en notre faveur le témoi-
 » gnage et les sentimens des prisonniers
 » mêmes; car, à l'exception de ceux qui
 » tenaient ardemment à leurs lois lo-
 » cales, ou, en d'autres mots, au senti-
 » ment de la liberté, ce qui se réduisait
 » aux Anglais et aux Espagnols, tout le
 » reste, les Autrichiens, les Prussiens,
 » les Russes nous demeuraient volon-
 » tiers; ils nous quittaient avec peine et
 » nous revenaient avec plaisir. Cette dis-
 » position a influé plus d'une fois sur
 » l'opiniâtreté de leurs efforts ou de leur
 » résistance, etc., etc. »

L'Empereur disait encore: « J'ai eu le
 » projet d'amener en Europe un change-
 » ment dans le droit et la coutume publi-
 » que à l'égard des prisonniers. J'aurais

» voulu les enrégimenter et les faire tra-
 » vailler militairement à des monumens
 » ou à de grandes entreprises ; ils eussent
 » reçu leur solde qu'ils eussent gagnée ;
 » on eût sauvé la fénéantise et tous les
 » désordres qu'amène d'ordinaire parmi
 » eux leur complète oisiveté ; ils eussent
 » été bien nourris, bien vêtus, et n'eus-
 » sent manqué de rien, sans coûter
 » néanmoins à l'État, qui eût reçu leur
 » travail en équivalent ; tout le monde y
 » eût gagné. Mais mon idée ne prospéra
 » point au Conseil d'État ; on m'y laissa
 » apercevoir cette fausse philanthropie
 » qui égare tant de monde. On eut l'air
 » de regarder comme dur et barbare de
 » vouloir les contraindre au travail. On
 » laissa voir qu'on craignait les répré-
 » sailles. Un prisonnier est déjà assez
 » malheureux d'avoir perdu sa liberté,
 » disait-on ; on ne croyait pas qu'on pût
 » avoir des droits sur l'emploi de son
 » temps ni sur une partie de ses actions.
 » — Mais c'est là l'abus dont je me
 » plains, disais-je, et que je voudrais
 » corriger. Un prisonnier peut et doit
 » s'attendre à des gênes légitimes ; et
 » celles que je lui inflige sont pour son
 » bien autant que pour celui d'autrui.

» Je n'exige pas de lui plus de peine,
 » plus de fatigue ; mais moins de danger
 » que dans son état habituel et journa-
 » lier. Vous craignez les représailles,
 » que l'ennemi ne traite de la sorte nos
 » Français ? Mais plût au Ciel. Ce serait
 » ce que j'estimerais le plus heureux du
 » monde ! Je verrais mes matelots, mes
 » soldats occupés aux champs ou sur des
 » places publiques, au lieu de les savoir
 » ensevelis vivans au fond de leurs af-
 » freux pontons. On me les renverrait
 » sains, laborieux, endurcis au travail,
 » et chacun, dans chaque pays, laisserait
 » après soi, des travaux qui dédomma-
 » geraient en quelque chose des funestes
 » ravages de la guerre, etc. Par accom-
 » modement on arrêta l'organisation de
 » quelques corps de prisonniers, comme
 » travailleurs volontaires, ou quelque
 » chose de la sorte ; mais ce n'était nul-
 » lement là toute mon idée. »

Samedi 2.

Anvers; grandes intentions de Napoléon à son égard; est une des causes de sa chute. — Généreux sentimens qui font refuser le traité de Châtillon. — Travaux maritimes; Cherbourg, etc. — Rapport officiel sur l'Empire, en 1815. — Total des dépenses en travaux, sous Napoléon.

L'Empereur n'est pas sorti de sa chambre. Quand je me suis rendu auprès de lui, je l'ai trouvé très-souffrant, c'était d'une espèce de courbature ou de transpiration arrêtée; de plus, il avait une fluxion décidée. Il m'a retenu la plus grande partie du jour, cherchant parfois à causer, parfois encore cherchant à s'endormir. Il changeait à chaque instant de place et de situation, essayait de marcher, et revenait souvent près du feu: il avait évidemment de la fièvre.

Dans un de ses nombreux sujets de conversations rompues, il s'est arrêté avec suite sur Anvers, son arsenal, ses fortifications, son importance, les grandes vues politiques et militaires qu'il avait eues sur ce point si heureusement situé, etc., etc., etc.

Il a dit qu'il avait beaucoup fait pour Anvers, mais que c'était encore peu auprès de ce qu'il comptait faire. Par

mer, il voulait en faire un point d'attaque mortel à l'ennemi; par terre, il voulait le rendre une ressource certaine en cas de grands désastres, un vrai point de salut national; il voulait le rendre capable de recueillir une armée entière dans sa défaite, et de résister à un an de tranchée ouverte, intervalle pendant lequel une nation avait le temps, disait-il, de venir en masse la délivrer et reprendre l'offensive. Cinq à six places de la sorte, ajoutait-il, étaient d'ailleurs le système de défense nouveau qu'il avait le projet d'introduire à l'avenir. On admirait déjà beaucoup les travaux exécutés en si peu de temps à Anvers, ses nombreux chantiers, ses magasins, ses grands bassins; mais tout cela n'était encore rien, disait l'Empereur, ce n'était encore là que la ville commerçante; la ville militaire devait être sur la rive opposée; on avait déjà acheté le terrain; on l'avait payé à vil prix, et, par une spéculation adroite, on en eût revendu à un très-haut bénéfice, à mesure que la ville se serait élevée, ce qui eût contribué à diminuer d'autant la dépense totale. Les vaisseaux à trois ponts fussent entrés tout armés dans les bassins